



Bikini En Micronésie, dans un lagon de rêve, gît par 60 mètres de fond une flotte fantôme. Des vaisseaux de guerre américains sacrifiés entre 1946 et 1954 à des essais nucléaires. Nos reporters ont réalisé une plongée stupéfiante dans le plus étrange sanctuaire sous-marin du monde : l'atoll de Bikini.

Les vaisseaux fantômes

Par André Contin - Photos de Claude Rives

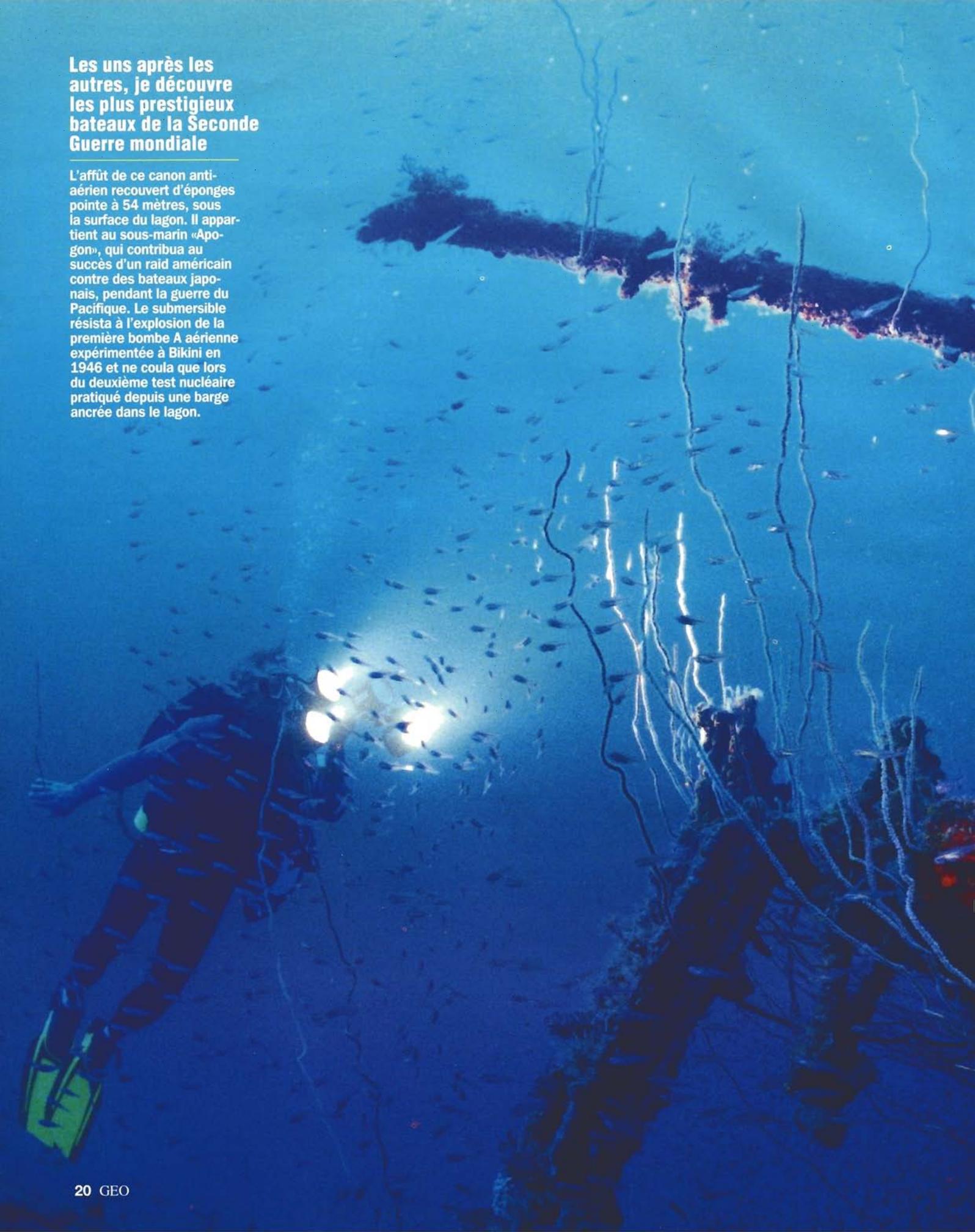
Le 1^{er} juillet 1946, les Américains testent leur nouvelle arme atomique en la lançant sur leurs propres navires de guerre basés dans le lagon de Bikini. La bombe A dopée, larguée d'une superforteresse volante, coule plusieurs bâtiments, dont ce destroyer. Les trois lance-torpilles arrimés sur le pont ont survécu à l'apocalypse nucléaire.

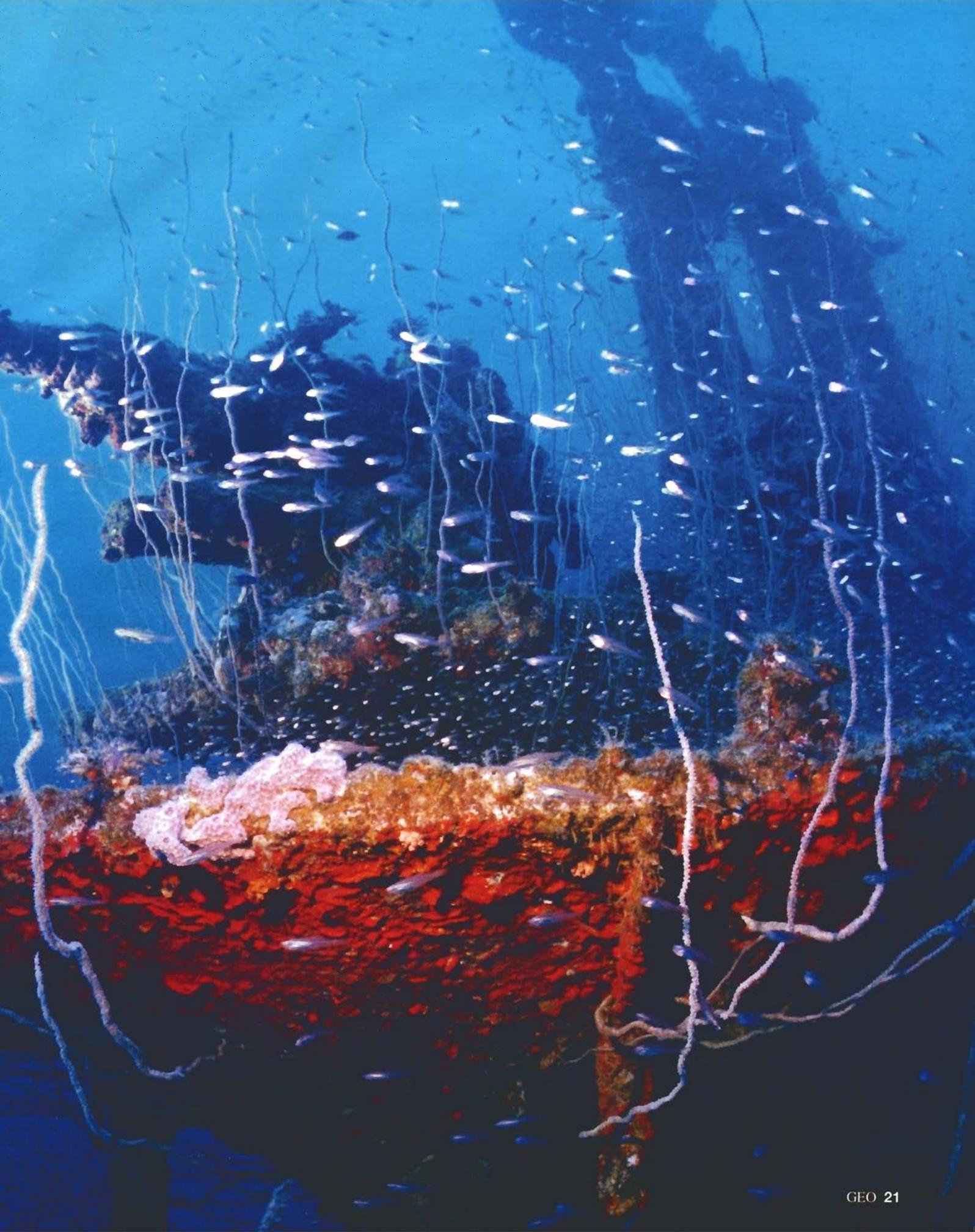
A diver in a dark wetsuit and scuba gear is positioned in the lower right, holding a bright flashlight that illuminates a large, rusted metal object. The object has a complex, cylindrical shape with various protrusions and is covered in marine growth. The background is a deep blue, slightly hazy underwater environment.

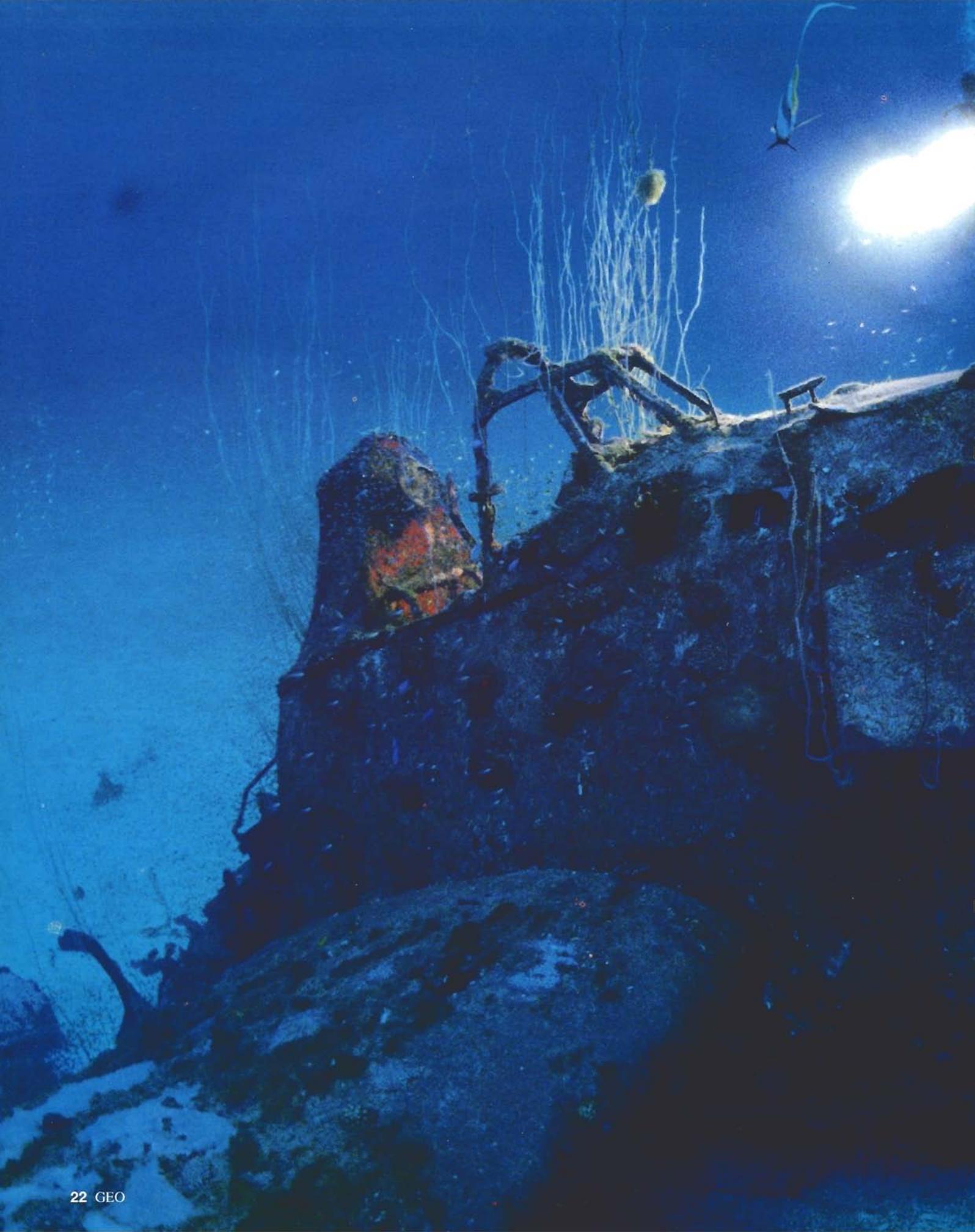
du Pacifique

Les uns après les autres, je découvre les plus prestigieux bateaux de la Seconde Guerre mondiale

L'affût de ce canon anti-aérien recouvert d'éponges pointe à 54 mètres, sous la surface du lagon. Il appartient au sous-marin «Apo-gon», qui contribua au succès d'un raid américain contre des bateaux japonais, pendant la guerre du Pacifique. Le sous-marin résista à l'explosion de la première bombe A aérienne expérimentée à Bikini en 1946 et ne coula que lors du deuxième test nucléaire pratiqué depuis une barge ancrée dans le lagon.









Sous mes yeux, les restes d'un porte-avions interdit de visite

Le «Saratoga», seul porte-avions «sabordé», est devenu l'épave la plus convoitée par l'élite des plongeurs. Nul n'a le droit de s'approcher sans autorisation spéciale. La piste avait connu quatre-vingt mille atterrissages, ce qui est un record dans l'histoire de l'aéronavale. Au moment du test nucléaire, ce chasseur bombardier du type Curtiss Helldiver était apponté. Il a été soufflé sous l'effet du blast et éjecté près de la coque du vaisseau géant. Le moteur accroché au fuselage a été arraché sous le choc.

Cinquante ans plus tard, ces engins de destruction sont devenus des oasis de vie

Au fond du lagon, où la vie reprend, les hélices du «Nagato» sont recouvertes d'éponges. Ce navire amiral japonais, arraisonné en 1945, a coulé par la poupe et s'est couché sur le flanc. De la passerelle, l'amiral Yamamoto avait capté le message radio «Tora, Tora», lui signalant le succès de l'attaque surprise de Pearl Harbor. Le couler à Bikini, en 1946, était pour les Américains une revanche.





**Face à l'acier mangé
par le corail, je ressens
une impression de solitude
et d'émerveillement**

Les coques des épaves
n'émettent plus un rayon-
nement dangereux pour
les plongeurs. Cinquante
ans après le naufrage,
la proue du destroyer
«Lamson» est transformée
en muraille corallienne.
Ce navire était armé
de canons de calibre 38 et
de tubes lance-torpilles.

Après avoir subi le feu nucléaire, l'atoll revient à la vie

A Bikini, la vie sauvage reprend ses droits, mais, si les eaux sont pures, les sols restent radioactifs.

Bikini mon amour. La plage est perforée de trous minuscules. Des crabes courent vers leurs abris. On s'enfonce dans une poudre blanche d'une finesse extrême, au pied d'un alignement de cocotiers et de pandanus. La lumière qui m'éblouit n'est pourtant pas aussi aveuglante qu'il y a cinquante-deux ans, quand l'éclair d'une bombe A, à la puissance sept cent cinquante fois supérieure à celle d'Hiroshima, avait foudroyé ce lagon. Un demi-siècle après que fut déclarée ici une guerre nucléaire à l'essai, une touriste est seule à se bronzer sur cette plage immense. Susan, membre d'un club de plongée du Michigan, est venue passer une semaine de vacances de rêve pour les amateurs d'épaves. Aucun bateau n'est visible à cette heure. Mais des bornes flottent à la surface du lagon : des bouées reliées à des carcasses de navires qui reposent sur le fond. A 60 mètres en dessous, les eaux dissimulent un musée marin unique au monde : une armada américaine coulée il y a un demi-siècle, avec un porte-avions japonais, au milieu d'un atoll de vingt-sept îles transformé en champ de tir nucléaire. «Pour le bien de l'humanité», les cent soixante-sept habitants de Bi-

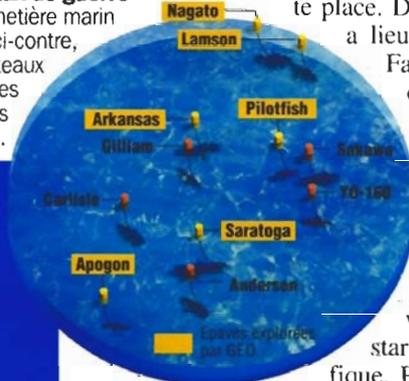
kini, propriétaires de ce paradis de pêche, avaient alors été évacués.

Il y a vingt-six ans, un vieux rafiot piloté par un capitaine philippin m'y avait déposé. J'avais parcouru l'île principale qui portait encore les stigmates d'une occupation militaire et d'un champ de tir. Toutes les ruines n'étaient pas encore nettoyées mais, entre les palmiers, on avait monté quelques bungalows en aluminium. J'accompagnais une délégation de Bikiniens venus s'y réinstaller, les radiobiologistes ayant déclaré l'île de nouveau habitable. Mais six ans plus tard, on les évacuait car on avait pêché par optimisme et on avait constaté que le sol était encore contaminé, l'eau des citernes polluée et les fruits des arbres non consommables.

Un bimoteur nous a déposés sur une piste herbeuse de l'ancien aérodrome militaire aménagé à Enyu, l'une des îles de l'atoll. A l'embar-

Les bateaux de guerre

L'aire du cimetière marin représentée ci-contre, avec les bateaux coulés par les deux premières bombes A.



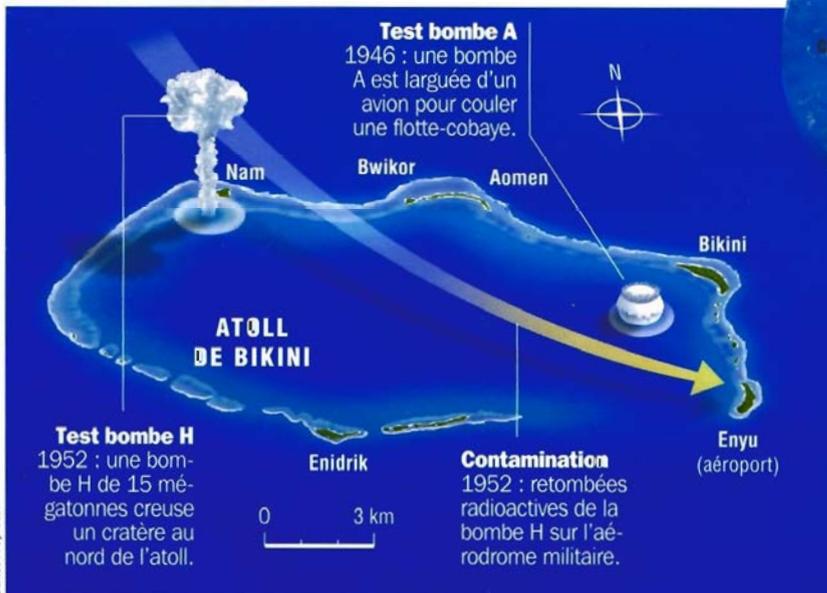
Un champ de tir régénéré

Bikini et ses vingt-sept îles (trois ont été volatilisées par les explosions nucléaires) est l'un des trente-neuf atolls de la république des Marshall. L'enfer est devenu un centre de plongée.



Un atoll réquisitionné

Situé au nord de la Micronésie, en bordure du Pacifique central, Bikini a été choisi par les Américains, en 1946, en raison de son isolement et de la structure de son lagon permettant à des bâtiments de guerre d'y ancrer.



cadère de Bikini, un minibus nous attendait. Nous avons foncé sur la route principale vers le «Point zéro», le mess du club nautique. Des bungalows blancs donnant sur une varangue, une salle de jeux, une autre de vidéo, bordent la petite place. Dans la salle du mess, a lieu le briefing matinal.

Fabio Luis Amaral, le chef moniteur, né à São Paulo, présente les plans et le modèle réduit du bateau dont la visite de l'épave est au programme de la journée. Chaque navire coulé a été une star de la guerre du Pacifique. Parmi les plus prestigieux, il y a l'oiseau rare, le «Saratoga». Le pont de ce porte-avions totalise pas moins de quatre-vingt mille atterrissages. Un record !

«Il n'y a pas un autre site dans le monde où l'on puisse découvrir un porte-avions coulé, fait valoir Fabio. C'est le top du programme. Nous allons nous diviser en deux commandos : le premier visitera le pont à 33 mètres et la passerelle à 20 mètres, le second explorera le hangar aux avions et les torpilles.»



Aomen, l'île aux oiseaux, non loin de la zone où ont explosé des bombes H, est une volière de noddys bruns (à gauche, un jeune sur un arbuste en fleur) et de sternes blanches. On marche sur le sable parmi des œufs couvés sur des brindilles. A moins 10 mètres, près de l'île principale, des coraux (ci-dessus) prolifèrent sur un pinacle. A 450 kilomètres de ce paradis post-atomique, les écolières d'Ejit connaissent l'interminable exil du peuple bikilien.

Claude Rives photographie l'avant du «Saratoga», d'où pendent des chaînes d'ancrage colossales. Il voit passer un requin qui suit les plongeurs dans leur remontée et trois thons. Des locataires du porte-avions. Aucun pêcheur ne vient les chasser. Depuis la plateforme du bateau, Tony Leblanc, assistant de Fabio, me montre une tache d'huile qui surnage à tribord. «La flaque s'est échappée de la salle des machines. On dit que le "Saratoga" pleure encore !»

Le Conseil des Bikiniens a déjà protesté contre ces traces de pollution résiduelle. Les bateaux coulés en 1946, au cours des deux tests de l'opération Crossroads, sont proches les uns des autres. Ces épaves occupent 2,25 kilomètres carrés tandis que la surface du lagon représente 600 kilomètres carrés. Seule une infime partie est encombrée par la «décharge nucléaire». En 1988, les Etats-Unis ont solennellement légué au Bikini Council les bateaux coulés. Le geste fut d'abord mal reçu par les intéressés. La présence de ces épaves au fond



du lagon avait été considérée comme une autre atteinte à leurs biens. Ils avaient été choqués de voir des nappes d'huile à la surface de l'eau. Ainsi, le «poison» était présent dans l'eau comme sur la terre. De même qu'ils s'estimaient en droit

Le lagon constitue une ressource touristique de grand luxe

de réclamer que les îles leur soient restituées dans leur état initial, de même le lagon devait leur être rendu débarrassé des carcasses polluantes. Le Conseil n'avait pas encore compris que cette flotte fantôme pouvait constituer une ressource touristique exceptionnelle. Le lendemain, plongée vers le «Nagato»,

encore faudrait-il un centre de soins, un médecin, une école et une église. Mais l'heure n'est pas venue, les radiobiologistes n'ont pas donné le feu vert.

La vie a repris au fond du lagon. Le corail trouve appui sur les épaves. Sur un pinacle, un crabe bénitier a élu domicile. «Si j'en juge par sa taille, estime Claude, il a dépassé la soixantaine.» Un témoin qui a survécu au feu nucléaire. Amphiprion dans une anémone, éponges rouges sur la coque du «Saratoga», poisson bleu nommé demoiselle, acidie sur une haussière, effervescence de requins, le microcosme du récif s'est reconstitué. Pourtant la boue accumulée dans les coques a été contaminée par l'americanum 241 ▶

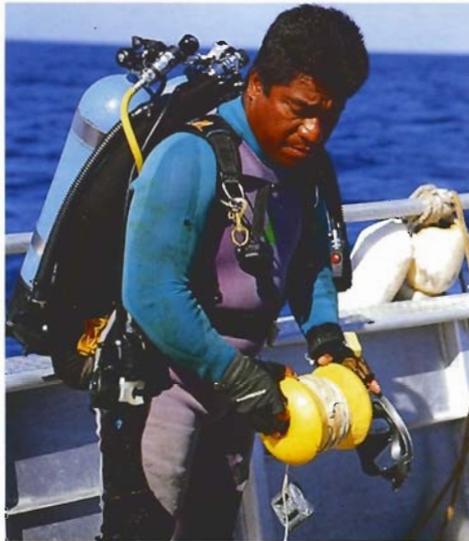
L'exil inéluctable des Bikiniens

Avant 1946, dans l'atoll de Bikini, un petit peuple qui s'était donné un roi, entretenait avec la nature océane une relation harmonieuse, et vivait

en paix. Cette année-là, une délégation de l'US Navy débarque à Bikini, et prie la population d'évacuer l'atoll, le temps d'expérimen-

ter une arme qui préservera la paix mondiale. S'ils cèdent leur territoire, les habitants compteront parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Le conseil des Anciens consent au sacrifice s'il n'est pas sans retour. La communauté des 167 Bikiniens s'arrache à sa terre en se répétant cette promesse des Américains : l'exil sera de courte durée. Il dure encore, un demi-siècle plus tard. Ils ont d'abord connu l'exode d'un atoll à l'autre, oubliés par les Américains, avant d'être «relogés» dans une île lointaine sans lagon, Kili, battue par les tempêtes. En 1972, des volontaires se réinstallent à Bikini mais ils sont évacués six ans plus tard. Ils

occupent actuellement Ejit, un îlot de l'atoll de Majuro. Au titre de réparations pour dommages de «guerre nucléaire», le congrès des Etats-Unis a octroyé une somme qui a été capitalisée. Mais les revenus ne leur assurent qu'une survie sans âme. Le roi Juda est mort sans avoir ramené son peuple à la terre des ancêtres. Va-t-on la classer aujourd'hui parc naturel international ou site historique du patrimoine mondial ? Des promoteurs rêvent d'y aménager une station de tourisme de luxe. Les Bikiniens vivent le drame du déracinement. Pour leurs enfants, leur atoll est devenu une machine à faire des dollars.



Moniteur de plongée, Edward Maddison, 34 ans, est le seul Bikinien à résider sur l'atoll. Sa femme et ses enfants vivent à Ejit, un des deux sites d'exil. Tant que le sol de Bikini ne sera pas entièrement décontaminé, le rapatriement des familles sera différé. Il faudra construire une école, une clinique et une église.

▶ et le plutonium 240. William L. Robison, du Lawrence Livermore National Laboratory (Californie), directeur scientifique du programme de réhabilitation des sites nucléaires aux îles Marshall, se veut rassurant : «Les émissions des structures métalliques et le rayonnement des sédiments du lagon sont extrêmement faibles. Le brassage permanent explique que l'écosystème se soit régénéré. A l'exception du cratère Bravo où a explosé la première bombe H en 1952, un engin de 15 mégatonnes, le plus dévastateur de tous les tests jamais pratiqués à ce jour.»

Départ pour le cratère Bravo. Cap à l'ouest en direction de ce qui fut zone de mort. Le hors-bord traverse le lagon en quarante-cinq minutes. Je suis équipé d'un radiamètre homologué à Mururoa, le champ de tir nucléaire français en Polynésie. Nous tournons autour de Nam, l'île la plus proche du site de l'explosion de la bombe H, qui fut presque entièrement déboisée pendant la période des tests. Un raz de marée l'inonda. Nous marchons sur la plage. L'aiguille du compteur de radiations oscille vers zéro. Le cratère Bravo se signale par un cercle dont le bleu profond tranche avec le vert

émeraude des eaux basses. C'est un entonnoir en pente douce qui s'est creusé près de la barrière corallienne lors de l'explosion de la bombe H. Il est bordé d'un banc de sable au milieu duquel se tord un tronc d'arbre, le reste d'une île volatilisée.

Si l'eau n'est pas polluée, si la nature océanique a eu raison des apprentis sorciers de l'arme absolue, il n'en va toutefois pas de même pour les sols. Les vingt et un tests qui se sont succédé de 1946 à 1954 ont injecté dans l'air des particules de carbone radioactives. La terre fut alors plus contaminée que les épaves et le fond du lagon. Des radioéléments se sont déposés sur les

La vingtaine de personnes installées à Bikini vivent en complète autarcie

sols. Aujourd'hui, la concentration de césium 137, forte encore il y a vingt ans, a décliné. Les palmiers plantés en rangées parallèles semblent en parfaite santé. Mais leurs noix de coco contiennent du césium niché dans le sol. On trouve aussi des traces de strontium dans la chair des crabes de cocotiers dont les Bikiniens étaient très friands. L'eau des puits reste contaminée. Malgré tout, à présent, un séjour tempo-

raire n'irradie pas outre mesure. La vingtaine de personnes installées à Bikini ne subsistent qu'en circuit fermé, artificiel, en consommant des produits importés surgelés et de l'eau de pluie recyclée.

Mais en 1972 la tentative de rapatriement d'un groupe de volontaires débarqués en avant-coureurs a tourné court. En mangeant des fruits, buvant de l'eau polluée et dégustant des crabes de cocotiers, les «cobayes» avaient accumulé des doses anormales de radiations et certains sont tombés malades : anémies, cancers... Cela explique pourquoi les mille deux cents compatriotes d'Edward ne reviennent pas des deux îles lointaines où ils sont confinés depuis cinquante ans.

Edward, seul Bikinien, veut être respecté comme le représentant local de la communauté en exil. Il est très conscient de son nouveau savoir-faire (il a décroché son moniteurat de plongée) et en même temps très fier de son héritage. N'est-il pas ici chez lui ? Mais pourquoi est-il le seul Bikinien sur l'atoll ? Les élus de son peuple exigent des garanties d'innocuité totale. «Assez d'expériences ! disent les anciens. Nous reviendrons tous ensemble quand vous aurez chassé le «poison».»

Tracée au cordeau, la nouvelle palmeraie de Bikini Island, avec ses cocotiers élanés et épanouis, est un terrain d'essai pour le radiobiologiste. Le docteur Robison vient chaque année de Californie examiner les plantations et prélever des échantillons de fruits. Son rêve : éliminer le césium qui se dépose au niveau des racines et qui est massivement absorbé par les plantes. Pour cela il a trouvé un antidote : le potassium. En présence d'une forte dose de cet élément alcalin, les arbres le fixent de préférence au césium. Robison a donc entrepris d'en doper les cocotiers. Il fertilise les massifs à l'aide de cristaux de potassium. Les résultats sont encourageants. Au bout de dix mois, le niveau de césium dans les cultures diminue nettement. Les noix de coco sont de meilleure qualité. Devant le cimetière où des tournefortia et des cocotiers se dressent entre des tombes en ruine ornées de coquillages, je pose à Edward la question taboue : «Alors, Ed, à quand le retour de ton peuple ?» Il me répond par ce détour : «Le roi Juda repose à Kili, à 800 kilomètres d'ici.» Sa ▶

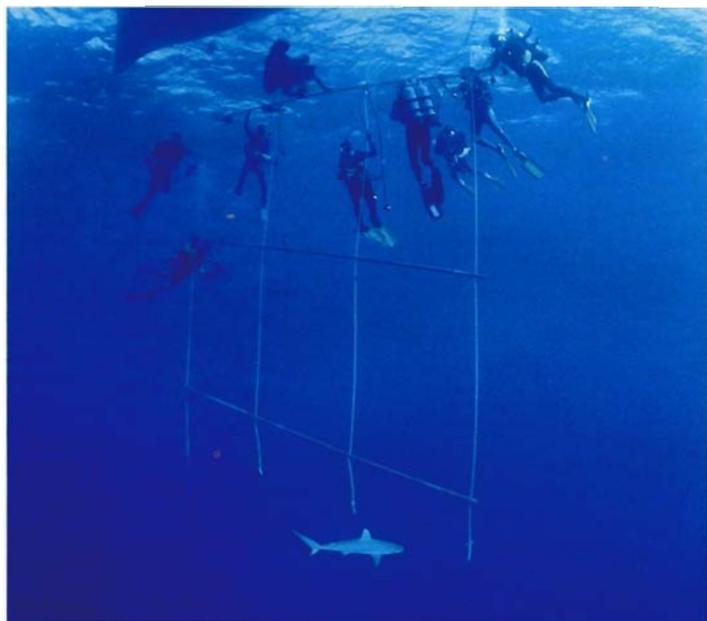
Une aventure périlleuse inédite

Les épaves des bateaux reposent sur le fond du lagon à moins de 60 mètres. Les visiter est réservé aux plongeurs émérites. Mais les photographiers relèvent de la prouesse technique. Claude Rives est l'un des rares reporters plongeurs à pouvoir maîtriser la difficulté. Spécialiste de la photo sous-marine dans des

conditions extrêmes, il était déjà descendu pour GEO à plus de 80 mètres avec des pêcheurs de corail et n'avait donc pas un record personnel à battre pour atteindre le fond du lagon et photographier les hélices, les ancres, les torpilles éjectées. Le casse-tête était d'éclairer des épaves de cette taille. Pour

obtenir la lumière suffisante, il était nécessaire de disposer d'un groupe électrogène. Mais il aurait fallu l'acheminer par bateau depuis les îles Hawaii et trouver une place à ce bloc encombrant à bord du bateau de plongée déjà surchargé. Nous avons donc opté pour des projecteurs étanches à batterie

autonome. Pour éclairer le champ, on a dû mobiliser quatre personnes, deux moniteurs qualifiés comme guides et deux porteurs suffisamment entraînés à ce type de plongée pour ne pas être sujet à des débuts de narcose et s'endormir. Principal risque : s'égarer dans les soutes des bateaux de guerre et se perdre dans le dédale d'une ville en acier engoutie. Claude Rives a effectué deux plongées par jour de deux heures chacune, ce qui amène aux limites de la saturation quand on descend en dessous de 45 mètres. Le travail au fond ne durait que vingt minutes pour des raisons de sécurité, mais les temps de décompression en trois paliers étaient de quarante minutes, le matin, et de soixante minutes l'après-midi. L'appoint d'oxygène pur, à la remontée, a évité à Claude Rives trop de fatigue. Un exploit sportif et technique.



Pour vingt minutes passées au fond, la remontée progressive des plongeurs exigeait plus d'une heure. On voit ici le cadre immergé des trois derniers paliers de décompression (9, 6 et 3 mètres).

► dépouille peut-elle être rapatriée à Lamoren, la terre des ancêtres ? Il secoue la tête. Pour un Bikinien, il est impensable de toucher aux sépultures, sous peine de déclencher une série de malheurs.

A Kili, la tombe de King Juda est devenue le symbole de l'exil irrémédiable. Lors de mon premier voyage, j'avais trouvé son peuple en grande déprime. Kili est une île perdue au sud des Marshall, dans un océan déchaîné. Le désœuvrement et l'ennui s'emparent des habitants. Une fois que les jeunes ont arpenté la rue principale, il leur reste à se planter devant la télé. Le maire du village, Tomaki Juda, plus jeune fils du roi défunt, transmet la plainte des anciens : « Nous avons été déplacés avec la promesse que nous étions les enfants d'Israël à qui le Seigneur destine la Terre promise. Nous étions alors bien

naïfs. Nous attendons toujours. » La radioactivité n'est plus la véritable cause de l'exil. Car un autre poison est venu contaminer les esprits : le dollar. Les compensations financières octroyées aux Bikinien par les Etats-Unis en 1987 ont joué un rôle destructurant. Entre les anciens, prêts à retourner sur l'île, et les jeunes, qui en reculent l'échéance en exigeant des recherches plus

Au nom de la solidarité, le rapatriement n'aura peut-être lieu que dans vingt ans

poussées, couve la zizanie. La communauté s'en trouve déstabilisée. La nouvelle génération, habituée à une vie assistée, ne semble pas prête à perdre ses avantages matériels. Les apatrides sont devenus des homeless millionnaires grâce aux 60 millions de dollars alloués à la communauté au titre de dommages.

Les avoirs sont placés en Bourse et 65 % des intérêts sont disponibles. Kili a pu se doter d'une piste d'atterrissage, d'un terrain de sport et d'un cinéma. Chaque habitant a son magnétoscope et perçoit une rente annuelle de 2 000 dollars. Un ancien Peace Corps, Jack Niedenthal, a été, pour les gens de Kili, l'homme tombé du ciel. « Ils m'ont adopté comme une personne », dit-il. Il a partagé leur vie en enseignant l'anglais, puis a épousé une jeune Bikinienne qui lui a donné quatre enfants. Il y a dix ans, il s'est installé à Majuro comme porte-parole et délégué du Conseil. Sur Internet, il a créé un site et rédige un journal virtuel donnant les dernières nouvelles de la communauté. C'est un modérateur qui défend le point de vue écologique. Mais le petit peuple dont il vante les vertus a perdu l'innocence de 1946.

Devant les caméras de télévision, un ancien s'est frotté le visage avec un billet de 50 dollars et ce trémolo : « Nous avons au moins ça pour essayer nos larmes. » Lui et les siens n'avaient jamais vu de billet de banque avant la Seconde Guerre mondiale. En 1994, une délégation du Bikini Council s'est réunie à Las Vegas pour débattre de l'avenir de l'atoll après 2002, date de la fin de l'indemnisation américaine, prévue pour quinze ans. Des tours-opérateurs avaient concocté un programme de séjours de luxe par vol direct depuis Honolulu. Niedenthal était partisan d'un développement mesuré, respectant l'environnement. « On ne va pas recommencer la kermesse de 1946 » (l'armée américaine avait installé des terrains de base-ball, gymnases, drugstores et drive-in). Jack a fait opter le Conseil pour un centre de plongée à petite capacité d'accueil. Tourisme, oui, mais à dose homéopathique.

Reste une solution : classer l'atoll en parc naturel international, avec un mémorial et un musée de l'escalade nucléaire du demi-siècle. Une telle décision suppose l'accord du Conseil, à l'unanimité. Au nom de la solidarité, le rapatriement n'aura peut-être lieu que dans vingt ans. Jack, lui, rêve de construire une maison sur une parcelle de terrain dont sa femme a hérité. Une cellule familiale pour la relève au paradis de l'atome assagi, dans cet amphithéâtre marin où s'est jouée la dramaturgie de la guerre froide. ■